

# *Soirs de stérilité qui font l'âme plus sèche*

*Qu'une route où le vent de décembre a soufflé !*

*Soirs où sous la douleur âcre le cœur gelé*

*Fait le cri d'une terre aride sous la bêche !*

*On se sent seul, on se sent las, on se sent vieux,*

*Avec des mains sans foi pour lever le calice.*

*On attend vainement qu'une larme jaillisse*

*Des paupières de plomb qui pèsent sur les yeux.*

*Il fait si froid vraiment, vraiment si froid dans l'âme,*

*Si froid. On tourne en rond dans un grand pays noir,*

*En rond, toujours en rond, et sans même l'espoir*

*De voir, là-bas, surgir la colonne de flamme.*

*Il fait noir, il fait froid, car les dieux sont partis,*

*Emportant l'idéal foyer et la lumière.*

*L'humanité s'endort en pleurant, et la terre*

*Reste sourde aux profonds sanglots de ses petits.*

*Dieu qu'on a descendu des croix, dieux qu'on exile,*

*Ignorez-vous pourquoi, d'un cœur débile, au soir,*

*Le poète, mauvais jardinier, va s'asseoir*

*Et se croise les bras devant le sol stérile ?*

*C'est que malgré la femme, hélas ! On est trop seul.*

*Et l'orgueil souffle à l'homme écrasé qui succombe :*

*« Prends le lit nuptial pour mesurer ta tombe ;*

*Découpe, dans tes draps de noces, ton linceul.*

*Tout est vain ; laisse là le labeur et la lutte.*

*Rêve ; épuise ta vie en baisers inféconds.*

*Regarde s'iriser le vin dans les flacons.*

*Souris ; chante ta peine en mineur sur la flûte.*

*Le conclave hideux des péchés capitaux*

*Chuchote sous le dôme altier du temple : écoute*

*Dans un bris de vitrail craquer la clef de voûte*

*Et les piliers s'ouvrir du sol aux chapiteaux.*

*L'hostie a déserté son refuge de verre.*

*Sois athée, et regarde, en face de la mort,*

*Les empires crouler sous les sabots du sort*

*Et le temps aiguïser sa faux sur le calvaire. »*

*Ainsi, sans l'espérance éternelle, sans dieux,*

*L'humanité vieillie et lasse des étreintes,*

*Avec des aboiements d'épouvante et des plaintes,*

*Tourne en rond dans un champ aride et ténébreux ;*

*Champ qui restera noir, à moins qu'une foi fraîche,*

*Vive rosée, y trace un chemin lumineux,*

*Ou que l'amour tombant en étoiles des cieux,*

*Divine manne ardente, embrase l'herbe sèche.*

*Charles Guérin (1873-1907)*

